

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

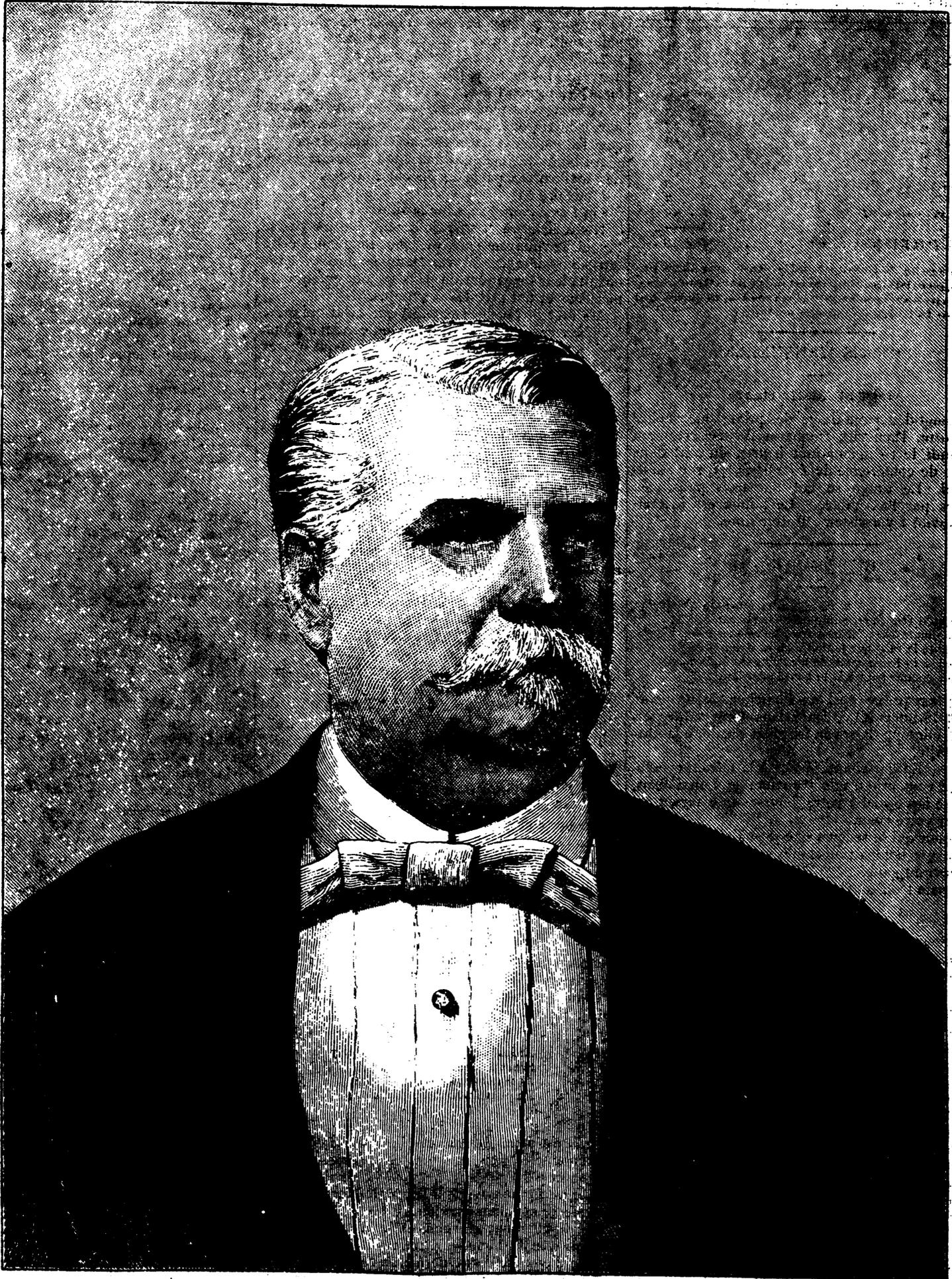
- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:    Pagination continue.  |                                     |   |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 95 — Samedi, 27 février 1886  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



LE GÉNÉRAL WINFIELD S. HANCOCK, DÉCÉDÉ LE 9-FÉVRIER, AUX ÉTATS-UNIS

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 27 février 1886

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Un dernier mot à Hermance, par Reine.—Les souverains d'Europe.—Le général Hancock.—La Porteuse de Pain (suite)—Les femmes.—Poésie : Le presbytère.—Dialogue.—Un conseil par semaine.—Récréations de la famille.

GRAVURES : Le général W. S. Hancock, décédé.—Les souverains d'Europe (première série).—Gravure du feuilleton.—L'union fait la force.—Rébus.

## Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	\$50
2 <sup>me</sup> "	25
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes. à \$1	\$86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## PRIMES MENSUELLES

## VINGT-DEUXIÈME TIRAGE

Le vingt-deuxième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de février), aura lieu lundi, le 1<sup>er</sup> mars à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

## ENTRE-NOUS

"Toi qui m'as demandé  
Ce qu'il faut faire, afin qu'il te soit accordé,  
En aimant Dieu, d'atteindre à la vie éternelle,  
Médite le récit que je t'offre en modèle.  
Va ! si tu l'as compris tu n'es plus incertain ;  
Agis comme autrefois le bon Samaritain."

EST par ces vers que Blanchemain, un poète de Louis XIV, égaré dans notre siècle, termine un de ses irrésistibles appels à la charité.

En les citant, je vise à la même conclusion, je vous prie d'agir "comme le bon Samaritain," je fais appel à votre bourse en essayant de toucher votre cœur.

Et pour qui le secours que je sollicite ?

Pour nos compatriotes, mes amis, nos frères, les pêcheurs du golfe.

Du pain ! on souffre là-bas !...

\*.\*

La nouvelle de la faillite de la maison Robin n'a pas été seulement un désastre financier, un de ces événements auxquels on est habitué dans le monde industriel et commercial, c'est un véritable malheur national.

Depuis plus de cent ans, en effet, des générations de pêcheurs canadiens se sont succédées en travaillant pour cette institution, qui était devenue pour eux partie intégrante de leur existence.

A peine l'enfant marchait-il, qu'il accompagnait son père sur sa barque ; ce que l'on rapportait du voyage était placé d'avance, les Robin prenaient tout et donnaient en retour vêtements et provisions. Plus tard il allait à son tour demander à la mer ses trésors—trésors bien maigres souvent—et comme son père, il élevait sa famille, travaillant pour le même bourgeois, et recevant de lui provisions, chauffage et vêtements.

On naissait et on mourait donc au service des Robin.

Cette maison tenait aux pêcheurs lieu de tout. C'était l'*alpha* et l'*omega* de leur monde commercial,

et ce fut toujours un grand malheur, car ce monopole a tué toute initiative sur les côtes de la Gaspésie, et si l'on vivait très insoucieux de l'avenir, il n'en n'est pas moins vrai que presque tous les pêcheurs, étant endettés envers leurs patrons, ne pouvaient que très difficilement arriver à se créer une position indépendante.

On se laissait vivre, assis au coin du feu pendant les jours froids, et mangeant ce que l'on empruntait, en se disant qu'on travaillerait bien dur, neuf mois durant, pour payer les dettes contractées en hiver.

\*.\*

Certes, je suis loin d'admirer ce système d'exploitation, qui me semble entaché de plus d'un point noir, mais là n'est pas la question.

La faillite des Robin signifiait pour ces pauvres marins : plus de pain, plus d'ouvrage, plus de vêtements, rien, rien !

Les magasins remplis de provisions ne devaient plus s'ouvrir, et bien que ce fut le seul centre auquel ils pouvaient s'adresser, il leur était fermé.

Au bout de quelques jours, toutes les réserves des malheureux pêcheurs étaient épuisées.

Que faire ?

On ne raisonne pas avec la faim.

Ne sachant où donner de la tête, épuisés par le besoin, ne pouvant supporter plus longtemps cette terrible souffrance de voir leurs femmes et leurs enfants leur demander du pain, ils ont enfoncé les magasins et ont pris des provisions.

Ma foi ! ils ont bien fait ! et que celui qui osera les blâmer soit laissé dans un coin, condamné à un petit jeûne de deux ou trois jours, et vous verrez s'il ne fait pas amende honorable...

\*.\*

Du reste, pour qui ces marchandises ? pourquoi les avait-on emmagasinées comme on le faisait chaque année ?

Pour les pêcheurs, qui, je le répète, n'avaient aucune autre ressource.

Est-ce que de temps immémorial on n'avait pas pour habitude de faire des avances aux habitants de ces côtes arides. La terre ne rendait rien et la mer donnait toujours le moyen de rembourser, en nature, les avances faites également en nature.

Il est donc impossible de les blâmer, d'autant plus impossible que, fait remarquable, ils n'ont pas touché aux magasins des spiritueux.

Et dire qu'il s'est trouvé un homme, ayant une position officielle, qui n'a trouvé rien de mieux à faire que de demander des troupes pour réprimer l'insurrection.

Au lieu de leur donner du pain, il leur offre du plomb !

Belle idée, en vérité !

\*.\*

Mais je reviens à mon point de départ, je viens vous demander votre secours, vous supplier de donner pour venir en aide à ces pauvres gens.

Les provisions qu'ils ont pu se procurer, dans les magasins, ne dureront pas longtemps, comme bien vous pensez, car la faillite a arrêté tout nouvel envoi, et bientôt on entendra encore crier famine.

Mgr Langevin, évêque de Rimouski, vient de faire un appel au gouvernement, mais vous savez qu'il ne faut jamais trop compter sur le gouvernement, et que mieux vaut faire nous-mêmes le nécessaire.

Donnez donc, donnez de bon cœur, qui sait si vous n'en aurez pas besoin vous-même un jour, et, comme dit encore le poète que j'ai déjà cité :

Et les martyrs de la souffrance,  
Secourus par un saint amour  
Accepteront, dans l'espérance  
De pouvoir donner à leur tour.

\*.\*

Qu'il est donc fâcheux que les voleurs ne soient pas d'honnêtes gens, et que... ceux-ci ne soient pas tous voleurs !

Que personne ne crie à l'absurde ! ne me dites pas que je commets une hérésie !

Les voleurs ont du bon, et je n'en veux pour témoins que les hommes d'affaires.

L'un d'eux me disait dernièrement :

—Mon cher, si vous voulez gagner de l'argent, faites des affaires avec les chenapans.

Et comme je me récriais, naïf que j'étais :

—Allez donc demander aux banquiers si les billets portant de fausses signatures ne sont pas toujours les mieux payés. Un faussaire arrive pour escompter un billet, le caissier de la banque sait parfaitement qu'il est faux, mais il l'accepte avec confiance, sachant bien qu'il sera payé à son échéance, et s'il demande un taux un peu et même très élevé, l'autre accepte toujours sans mot dire.

Je fus bien forcé de me rendre à cette excellente raison.

Mais voici un autre exemple tout aussi probant :

Il y a à peine huit jours, un homme bien mis—bast ! je puis bien dire son nom, c'est l'ex-shérif de New-York, Davidson, qui s'est réfugié ici après avoir empoché quelque chose comme cinq millions en trois ans—Davidson, dis-je, entre dans le bureau d'un avocat :

—Monsieur, je viens vous demander un conseil.—A vos ordres.

—Voici la chose : j'ai en ma possession pour quelques milliers de piastres d'actions du gouvernement des Etats-Unis, puis-je les vendre sans crainte d'être inquiété ?

—Hum, hum ! fit l'avocat, c'est grave.

—Veuillez me répondre franchement.

—Eh bien ! non, vous ne pouvez pas les vendre, sans vous exposer à être arrêté pour avoir introduit en Canada des valeurs... volées.

L'ex-shérif ne dit mot, mais il tira de son portefeuille un billet de banque de cent piastres, le déposa sur la table, salua et sortit...

Voilà au moins un homme qui ne lésine pas ; deux mots, cent piastres !

A la bonne heure ! c'est comme cela que tout le monde devrait entendre les affaires.

Ah ! si tous les clients étaient aussi ronds, aussi carrés (puisque c'est la même chose), aussi généreux, aussi sérieux, aussi brefs, aussi expéditifs, aussi... honnêtes que ce M. Davidson !

Mais non, ce serait trop beau !

\*.\*

Dire qu'il existe des Canadiens qui trouvent qu'il fait froid au Canada !

Franchement, je n'en reviens pas.

enEst-ce parti pris, est-ce ignorance, est-ce quoi fin ?

Mais que diraient-ils, ces braves gens, s'ils vivaient à Yakutsk, Sibérie, qui se trouve sous le soixante-troisième degré de latitude.

En 1828, un citoyen de ce charmant pays ayant besoin d'eau, crut que ce qu'il avait de mieux à faire était de creuser un puits et, ma foi ! nous en eussions tous fait autant.

Arrivé à cent pieds, la terre était encore gelée ; au lieu d'eau, il trouvait de la glace. Il continua, creusa, creusa encore. A trois cents pieds : pas d'eau, toujours de la glace.

La chose parut tellement étrange qu'on en informa l'Académie de St-Petersbourg qui, n'y comprenant rien, ne dit mot.

Les années se passèrent. De temps en temps, tous les dix ou vingt ans, on décidait de creuser davantage le fameux puits.

Une revue scientifique du mois dernier m'apprend qu'on est arrivé à la profondeur de neuf cents pieds et que toujours on trouve de la glace !

Les savants, aux abois, et forcés de répondre quelque chose aux points d'interrogations qu'on leur envoyait, viennent de résoudre le problème par cette phrase fameuse : "que le terrain appartient à la période glaciaire."

Que c'est donc beau une science qui arrive à ce résultat phénoménal !

\*.\*

Chez nous, en notre beau pays de Nouvelle-France, les choses se passent au rebours de la Sibérie.

Outre les richesses que nous offre la surface de la terre canadienne, nous trouvons dans son sein l'eau, l'éclairage et le chauffage.

Les recherches, commencées il y a quelques années, par M. l'abbé Laflamme, et continuées par M. Obalski, ingénieur des mines du gouvernement de Québec, viennent en effet d'amener des résultats étonnants. Les émanations de gaz inflammable sortant de la surface du sol, aux environs de la Rivière du Loup, dans le comté de St. Maurice, attirèrent l'attention de ces deux savants.

Des forages furent exécutés en différents endroits, or de l'un des puits ainsi creusé, à la profondeur de onze cents pieds, s'échappe une quantité de gaz excellent pour le chauffage et l'éclairage.

D'après les calculs de M. Obalski, de qui je tiens ces détails, il sort de ce puits un peu plus de sept millions de pieds cubes de gaz, par mois, sans jamais tarir.

En évaluant le prix de ce gaz à seulement vingt centimes les mille pieds cubes, c'est donc une valeur de cinquante piastres par jour complètement perdue.

En Pennsylvanie, où des puits de gaz de ce genre existent, on chauffe et on éclaire des villes entières à un bon marché fabuleux.

\*.\*

On parle plus que jamais des élections, et un lecteur du MONDE ILLUSTRÉ m'écrit même pour me demander pour qui il doit voter.

Mon cher monsieur, le chroniqueur du MONDE ILLUSTRÉ n'a pas d'opinion à émettre ici, et tout ce que je puis vous dire, c'est de voter pour un homme intelligent, instruit et honnête.

S'il ne s'en trouvait pas parmi les candidats de votre quartier qui réunissent toutes ces qualités, votez pour le moins mauvais, mais votez toujours.

Surtout, pas d'abstention !  
Après vous avoir dit cela, je sais que vous n'en ferez qu'à votre tête, puisqu'on ne demande jamais un conseil que pour avoir le plaisir de ne pas le suivre, mais cela m'est parfaitement égal.

Quand à moi, je vote pour... vous connaissez son nom lundi.

C'est celui qui sera élu.

\*.\*

LE MONDE ILLUSTRÉ a eu l'excellente idée de publier les portraits et une courte notice biographique des souverains de l'Europe.

Les trônes s'écroulent si facilement à notre époque, qu'il sera peut-être nécessaire d'en publier une autre série l'année prochaine, mais en attendant c'est toujours une source de renseignements à laquelle on puisera avec intérêt.

Aujourd'hui la première série. Il y en aura trois.  
LÉON LEDIEU.

UN DERNIER MOT A HERMANCE

On dit partout que j'aime,  
Je n'en disconviens pas.

**H**REDONNANT tout doucement la jolie chanson de la jolie bergère, je m'installe pour causer un instant.

Il est dix heures du soir, et j'arrive justement de chez l'oncle Thomas faire ma partie de cartes habituelle. Quoique l'heure soit avancée, même presque indue, je ne veux pas terminer ma journée sans vous dire *salut*, à tous et toutes.

On m'a ménagé ici un petit coin si soigné, si coquet, et je me suis trouvé tellement bien à l'ombre protecteur du *solide tout un peu* de monsieur le rédacteur en chef, que j'y reviens avec plaisir.

Dites-donc, amies, êtes-vous là ? Approchez, j'ai mille choses à dire, et j'aime à sentir mon monde tout près de moi.

D'habitude, je cause par écrit, l'idée vous va-t-elle ? Chaque chose a sa destinée sur la terre : l'oiseau chante, le ruisseau coule, la fleur s'épanouit, et moi je *chante et pleure* à ma manière. Je *griffonne*, j'écris par instinct, par besoin, ma plume m'est une amie fidèle et constante, joyeuse ou triste à mon gré, maussade trop souvent, *sympathique* toujours.

Je suis en veine d'expansion ce soir, et me sens dans mon élément. J'adore le coin du feu, les causeries intimes, les petites nouvelles, un brin de *cancons*. J'avoue même un tout petit penchant à la médisance et la critique. *Honni soit qui mal y pense ! !*

Causons un peu d'Hermance, de vous et moi. C'est que ma brune amie a failli m'assommer avec ses théories à grands effets. Un peu plus, et j'avais le vertige. J'étais à me demander : aimer, est-ce *vivre ou mourir* ? ? ?

Heureusement que la petite fille tient un peu du

bonhomme *Sapristi*. Ça vit toujours, et, comme ces gros bûches de caoutchoucs, ne rebondit que plus fort pour être *tappée dessus*.

Je ne me suis jamais fait analyser de la sorte, et me sens encore *upside down*.

"Blonde, avec des yeux perçants." Ouf ! "Vive, de manières résolues." Paf ! ! !

Pas douce, il est évident ! On a cependant eu la charité d'omettre que votre gracieuse Reine est fantasque, romanesque, capricieuse à ses heures de loisir. Chose assez rare. Que voulez-vous, "les femmes sont extrêmes, elles sont meilleures ou pires." Je suis femme dans toute la force du terme, de cœur, d'âme et d'esprit, et par cela *entière*.

Je persiste à dire : "Il est des larmes qu'on aime et des pleurs qu'on envie ! Je m'attache au passé et n'attends rien de l'avenir."

Gardez vos idées, brunette, nous n'en serons pas plus mauvaises amies, au contraire, si je *vous* connais bien, nous n'aimons pas à dire de même, et c'est justement ce différend qui fait le *trait d'union* de nos cœurs.

Vous ne vous attendiez guère à voir votre *désillusionnée* aussi fraîche et pimpante. Vive *trop*, vous vouliez-dire. J'ai deviné, grand'mère tappe sur cette corde depuis dix ans passés, sans meilleurs résultats, l'expérience devrait pourtant lui démontrer que si l'éducation assouplit la nature, *elle ne la change pas*. Il faut me souffrir telle que je suis, sinon je dirai comme toujours : C'est assez, bon !

Est-ce ma faute, à moi, si on m'a donné trop de vie. J'aime tant de choses, *passé et présent* y compris. J'aime l'idéal, l'imprévu ; j'aime l'original, l'inconnu ; j'aime tout ce qui remue, tout ce qui marche, tout ce qui pense, tout ce qui parle, tout ce qui s'agit ; j'aime les grandes peines et les grandes joies, j'aime les grands garçons, je n'aime pas les petits, et de ce dernier qualificatif je n'aime que les *petits plats* et les *petits soins*.

J'oubliais ce trop fameux à *la Maud*. Vraiment, c'est trop d'honneur. M. Maud et moi, nous nous entendons parfaitement sur deux sujets : c'est que lui ne voudrait nullement *coiffer* mon style et moi son feutre gris.

Il résulte de toutes ces réflexions que *j'aime* bien le dernier mot que voilà :

Love is not love  
Which alters when it alteration finds  
Or bends with the remover to remove.  
O, no, it is an ever fixed mark  
That looks on tempests and is never shaken :  
It is the star to every wandering bark  
Whose worth's unknown, although his height be taken.

SHAKESPEARE.

Et je signe fièrement Reine, qui pourrait bien être

REINE DES CŒURS.

M. du C.

LES SOUVERAINS D'EUROPE

(Voir gravures)

**V**ICTORIA-ALEXANDRINE, reine du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, est née le 23 mai 1819 et est fille du prince Edouard, duc de Kent. Elle a succédé à son oncle, le roi Guillaume IV, le 20 juin 1837, et était alors âgée de dix-huit ans. Elle fut couronnée en 1838 et épousa, en 1840, François-Albert, duc de Saxe, prince de Saxe-Cobourg et Gotha, naturalisé en Angleterre et prince consort. Elle est veuve depuis 1861. De cette union sont nés huit enfants : l'aînée a épousé le prince royal de Prusse ; le second est le prince royal d'Angleterre.

FRANÇOIS-JOSEPH 1<sup>er</sup> CHARLES, empereur d'Autriche, fils de l'archiduc François-Charles-Joseph et de l'archiduchesse Sophie ; il est né le 18 août 1830 et a épousé, le 24 avril 1854,

L'IMPÉRATRICE D'AUTRICHE ELIZABETH-AMÉLIE, née le 24 décembre 1837, fille de Maximilien-Joseph, duc de Bavière. De ce mariage sont nés trois enfants.

LOUIS 1<sup>er</sup>, roi de Portugal et des Algraves, en Asie et au-delà de la mer en Afrique ; est né le 31 octobre 1838. Il a succédé, le 11 novembre 1861, à son frère, le roi Pierre d'Alcantara. Ce monarque fut marié par procuration de Turin, le 27 sep-

tembre, et en personne, à Lisbonne, le 6 octobre 1862. Il a épousé la

REINE MARIE-PIE, née le 16 octobre 1847, fille de feu Victor-Emmanuel II, roi d'Italie. De cette union sont nés sept enfants, deux garçons et cinq filles.

CHARLES-CHRISTIN, roi de Danemark, est né le 8 avril 1818. Il est le fils de Frédéric-Guillaume, duc de Sleswig-Holstein, et de Louise-Caroline, princesse de Hesse-Cassel. Il monta sur le trône de Danemark le 13 novembre 1863, en vertu du traité de Londres de l'année précédente et en vertu de la loi de succession danoise, à la mort du roi Frédéric VII.

CHARLES 1<sup>er</sup>, roi de Roumanie, de la maison de Hohenzollerin, est né le 20 avril 1838, et a été proclamé prince régnant avec le droit d'hérédité, par plébiscite du 21 avril 1866, reconnu par les puissances. Il fut proclamé roi de Roumanie le 20 mars 1881, par un vote unanime des représentants de la nation. On le couronna au mois de mai 1881. Il a épousé, le 15 novembre 1869, la

REINE PAULINE-ELISABETH-LOUISE, née en 1843, fille de feu le prince Hermann de Weid, et dont nous donnerons le portrait la semaine prochaine.

LE ROI DE SERBIE, MILAN OBRENOVITCH 1<sup>er</sup>, né le 22 août 1854, a été proclamé prince de Serbie le 2 juillet 1868, et roi de Serbie le 6 mars 1882. Il est colonel propriétaire du régiment d'infanterie autrichien. Il a épousé, le 17 octobre 1875, la

REINE NATALIE DE SERBIE, née le 14 mai 1859 fille du colonel russe de Keckko et de Pulchérie princesse de Stourza.

LE GÉNÉRAL HANCOCK

(Voir gravure)

**L**e général Winfield S. Hancock est né le 14 février 1824, dans le comté de Montgomery, Penn. Il entra à l'école militaire de West Point, en 1840 ; reçut un diplôme en 1844 ; et en 1846 fut nommé lieutenant d'infanterie. Il servit pendant la guerre américaine, où son courage fut remarqué ; il obtint le grade de capitaine d'état-major qu'il conserva jusqu'au commencement de la guerre civile. En 1861, il fut appointé général de brigade des volontaires, et servit dans l'armée du Potomac. Sous McClellan, il se distingua à la bataille de Williamsburg. En décembre 1862, il commanda une division, qui fut presque décimée à la bataille de Fredericksburg, et reçut, pour sa vaillance, le titre de major-général. Il prit part ensuite au combat de Chancellorsville. A Gettysburg, le 1<sup>er</sup> juillet 1863, au moment où les troupes de l'Union commençaient à fléchir, il se porta en avant, d'après les ordres du général Meade ; sa division, le 3 juillet, décida du succès de cette bataille de Gettysburg ; lui-même fut très sérieusement blessé. Dans le Paronania exposé dans Wabash avenue, sa figure est une des plus proéminentes. Il ne put reprendre le service qu'en avril 1864, où il fut investi du commandement du 2<sup>me</sup> corps d'armée. Du 5 mai au 9 juin 1864, il fit la campagne de la Wilderness. Il fut promu général de brigade de l'armée régulière le 13 mars 1865, et major général de l'armée des Etats-Unis le 26 juillet 1866.

Après la guerre, il fut successivement commandant du Département du milieu (1865-66) ; du Missouri (1866-67) ; de la Louisiane et Texas (1867-69) ; et du Dakota (1869-72). A la mort du général Meade, nov. 1872, le Président, en reconnaissance de ses hauts services militaires, le mit à la tête du département de l'Est, avec quartier général dans l'île du Gouverneur, New-York, une position qu'il a occupé jusqu'à sa mort ; il était des 3 majors-généraux dans l'armée des Etats-Unis. En 1868, le général Hancock fut candidat démocrate pour la nomination de Président, qui échoua au Gov. Seymour. En 1880, il obtint cette nomination, mais fut battu par Garfield dans l'élection.

Un journal de New-York estime les pertes par incendies aux Etats-Unis et au Canada, en 1885, à \$94,200,000, c'est-à-dire quinze millions de moins que l'année précédente.



**VICTORIA**  
Reine de la Grande-Bretagne  
Depuis le 20 juin 1837.



**FRANÇOIS-JOSEPH I<sup>er</sup>**  
Empereur d'Autriche  
Depuis le 2 décembre 1848



**ÉLISABETH AMÉLIE**  
Impératrice d'Autriche



**LOUIS I<sup>er</sup>**  
Roi de Portugal  
Depuis le 11 novembre 1861.



**MARIE-PIE**  
Reine de Portugal



**CHRISTIAN IX**  
Roi de Danemark  
Depuis le 15 novembre 1863.



**CHARLES**  
Roi de Roumanie  
Depuis le 20 avril 1866.



**MILAN I<sup>er</sup>**  
Roi de Serbie  
Depuis le 9 juillet 1868.



**NATALIE**  
Reine de Serbie

LA  
PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)

LXXVI

**O**VIDE se faufla comme un reptile au milieu de cette foule et s'éloigna rapidement sans que personne ne fit attention à lui. Il avait vu l'enfant écrasé et Jeanne Fortier dont le pâle visage disparaissait sous un masque de sang. Peu lui importait le reste.

—Je n'ai pas manqué mon coup comme à Bois-Colombes, cette fois ! se disait-il. Elle est bien morte ! Et il regagna sa demeure au pas de course, respirant à pleins poumons. Le danger, croyait-il, n'existait plus pour Paul Harmant, grâce à lui. On était enfin parvenu à débayer le trottoir.

Des sergents de ville venaient d'arriver, et l'un d'eux courait chercher le commissaire de police. Jeanne, dont la blessure, grave en apparence, était légère en réalité, venait de reprendre connaissance. Questionnée par le commissaire, elle répondit qu'elle ne savait rien et qu'il fallait attribuer son salut à un vrai miracle ; puis soutenue par de bonnes gens du quartier, elle retourna à la boulangerie de la rue Dauphine, abandonnant ses pains broyés et son panier hors de service. Quand au jeune garçon tué sur le coup, il fut impossible d'établir séance tenante son identité, et le commissaire fit transporter le corps à la Morgue.

Les peintres arrivaient pour se mettre au travail. Il leur fallut répondre au magistrat qui commençait son enquête. L'écroulement de l'échafaudage paraissait à bon droit incompréhensible à ces braves ouvriers. Il n'en fut pas moins mis sur le compte de leur négligence, et le patron déclaré responsable pécuniairement. Pour tout le monde, à commencer par le commissaire de police, on était en présence non d'un crime, mais d'un accident. Qui donc aurait pu, d'ailleurs soupçonner le crime ?

Jeanne avait été à deux doigts de la mort, mais elle était à cent lieues de croire qu'on avait voulu attenter à sa vie. La pauvre femme, à peu près remise, un bandage sur le front, et reconfortée par un peu d'eau-de-vie que lui fit boire le boulanger Lebret, prit un autre panier roulant, un second chargement de pain, et continua sa distribution, momentanément interrompue. Comme on le pense bien, elle arriva fort en retard au quai Bourbon, dernière étape de sa tournée du matin. Madame Dominique, la concierge, qui déblatrait contre elle depuis une heure, ainsi que les locataires attendant leur pain, fut épouvantée en la voyant livide, un bandeau taché de sang sur le front, et en écoutant le récit de la catastrophe dont elle avait failli se trouver victime. A son courroux succéda le plus complet attendrissement, il nous paraît superflu de l'affirmer. Jeanne monta près de Lucie. La jeune fille était levée, et n'ayant encore repris qu'une partie de ses forces, s'occupait lentement des soins du ménage. En apercevant Jeanne telle que nous l'avons décrite, la pauvre enfant devint blanche comme un linge, et l'angoisse se peignit sur sa figure. La veuve de Pierre Fortier, songeant alors qu'elle avait failli ne plus jamais embrasser sa fille, fondit en larmes et lui tendit les bras. Lucie, tremblante, s'y laissa tomber.

—Mon Dieu ! balbutia-t-elle, que s'est-il donc passé ?  
—Ah ! mon enfant, ma chère mignonne, j'ai été bien près de mourir... et la pensée que je serais morte sans vous revoir me fait pleurer malgré moi.

—Mourir ! répéta Lucie.  
—Oui.  
—Mais comment ?  
—Un accident terrible.  
—Lequel ?

La porteuse de pain recommença son récit.  
—Pauvre manian Lison ! fit Lucie en l'embrassant de nouveau. Qu'est-ce que je serais devenue, moi, sans vous ? Seule au monde, n'ayant plus personne pour m'aimer, pour me consoler, aurai-je pu vivre ?

Jeanne rendit à sa fille baisers pour baisers et répondit :  
—Le péril est passé. N'en parlons plus, n'y pensons même plus. Seulement j'ai eu bien peur.

—Votre blessure n'est pas grave au moins ?  
—Ma blessure n'est rien du tout. C'est un éclat de bois qui m'a fait une entaille au front. Dans trois ou quatre jours on n'en verra même plus la trace. Il ne me reste qu'à remercier le bon Dieu d'avoir veillé sur moi, car j'aurais dû être écrasée comme le pauvre enfant, si insouciant, si joyeux, qui marchait devant moi en chantant, et qui n'est à cette heure qu'un cadavre défiguré. Encore une fois, n'y pensons plus.  
Jeanne donna à Lucie un dernier baiser et partit pour aller rendre ses comptes.

\* \* \*

En rentrant chez lui, après une absence qui avait causé un grand étonnement à son valet de chambre, Etienne Castel apprit que Georges Darier était venu s'informer de lui chaque jour. Le jeune avocat comprenait à merveille qu'on lui cachait la vérité et que le peintre était en voyage. Fort discret de sa nature, mais très intrigué, il se demandait où son tuteur pouvait s'être ainsi mystérieusement rendu.

—Ce cher enfant doit être inquiet, se dit l'artiste. Je vais le rassurer au plus vite.

Et, immédiatement après son déjeuner, il se rendit chez Georges. Ce dernier allait sortir lui-même pour aller rue d'Assas.

—Ah ! mon tuteur ! s'écria-t-il, enfin, vous voilà ! Votre

—J'ai vu Jeanne Fortier elle-même.  
—Tu as vu Jeanne Fortier ! s'écria l'artiste avec une stupeur facile à comprendre.

—Oui.  
—Où donc ?  
—Elle était, il y a cinq jours, ici même dans cette pièce à l'endroit où vous êtes.  
—Ici ! Mais comment cela se fait-il ! Qui t'a dit que c'était elle ?

—Le hasard  
—Je ne sais point deviner les énigmes. Explique-toi.  
Georges raconta à son ex-tuteur la visite de la porteuse de pain venant lui apporter les papiers perdus trouvés par elle, et lui demander conseil au sujet des agissements de Paul Harmant et de Mary contre la pauvre Lucie.

—Elle sait que Lucie est sa fille ? interrompit Etienne.  
—Elle le sais, j'en réponds.  
—Elle t'a dit qu'elle était Jeanne Fortier ?  
—Non, mais je l'ai deviné comme Paul Harmant l'a deviné lui-même.

Etienne Castel fit un brusque haut-le-corps.  
—Paul Harmant s'est donc trouvé en face d'elle s'écria-t-il.

—Oui.  
—Et il l'a reconnue ? A quoi ?  
—A la façon dont elle plaquait la cause de Lucie. Une

mère déplorée, défendant sa fille, pouvait seule avoir de tels accents.

—Jeanne Fortier a-t-elle reconnu Paul Harmant ?

—Elle ne pouvait le reconnaître. C'était la première fois qu'elle le voyait.

L'artiste prit son front dans ses mains.

—Décidément, murmura-t-il, mes soupçons s'égarèrent. Ce que tu viens de m'apprendre me le prouve de nouveau !

—Vous soupçonnez ? Qui ?  
—Paul Harmant.

—Je m'en doutais. Vos paroles mystérieuses me l'avaient fait pressentir. Que croyez-vous donc ?

—Que Paul Harmant était Jacques Garaud, l'assassin de Jules Labroue, tout simplement.

LXXVII

—Lui, Jacques Garaud ! Lui, l'assassin de Jules Labroue ! répéta George étourdi de cette révélation ; puis, au bout d'une seconde, il demanda : Mais qui vous faisait supposer cela ?

—Tout et rien répondit Etienne Castel. La personnalité du constructeur Paul Harmant me semblait entourée de mystère. Son voyage à New-York, son mariage ; sa fortune si vite acquise, grâce à un mariage et surtout grâce à des plans de tout point analogues à ceux sur lesquels Jules Labroue fondait ses espérances d'avenir et de richesse. Certains détails de sa vie, sa conduite à la fois si lâche et si cruelle vis-à-vis de la pauvre Lucie, son obstination à vouloir que Lucien Labroue devienne le mari de sa fille, la production de cette pièce révélant à Lucie la tache imprimée sur son nom, et creusant un abîme entre elle et Lucien ; toutes ces choses me semblaient des preuves que Paul Harmant était un misérable, et tout s'évanouit aujourd'hui, et mes preuves s'en vont en fumée. Je suis obligé de m'avouer à moi-même que je n'ai rien trouvé contre cet homme ! De mes recherches même il résulte que Paul Harmant est bien son nom ; que, sorti de l'école de Châlon avec des notes excellentes, il a pu devenir l'inventeur que

nous connaissons, et mes investigations, au lieu de tourner contre lui, plaident en sa faveur. Il me faut reconnaître que cet homme est l'esclave d'un amour paternel aveugle, exagéré, et que tout ce qu'il a fait il l'a fait pour sa fille !

—Mais, reprit Georges Darier, qui donc lui a fourni cette pièce authentique dont il s'est servi contre Lucie ?

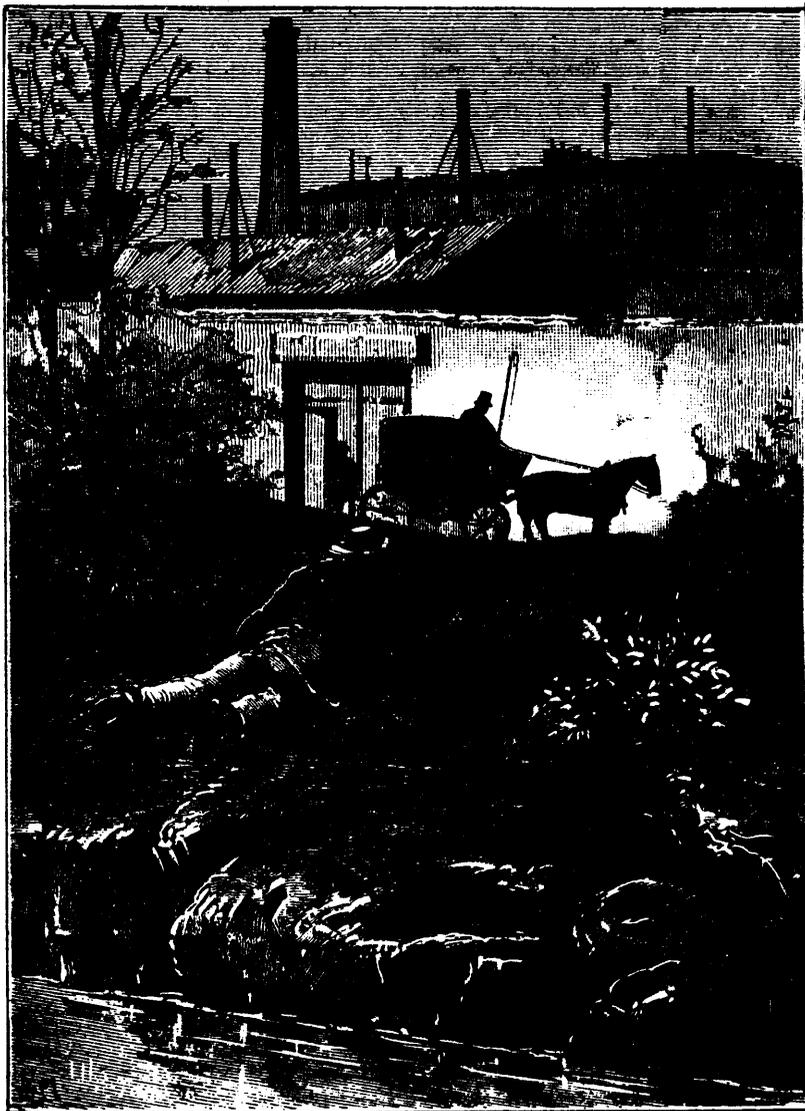
—Mon cher enfant, répliqua l'artiste, du premier coup tu mets le doigt sur le point obscur. Ici, pour moi, tout s'embrouille.

—N'avez-vous pas trouvé la vérité ?  
—Je l'ai découvert, à peu près.  
—Comment cela ?  
—Écoute-moi.

Et Etienne Castel à son tour raconta ses démarches à Joigny et à Bois-le-Roi.

—Quel peut être ce baron de Reiss ? s'écria Georges après avoir écouté le récit de son tuteur.

—Voilà justement la question que je me pose sans relâche et à laquelle il m'est impossible de répondre. Voilà où je perds pieds. Voilà où, malgré les certitudes acquises au sujet de l'identité de Paul Harmant, il reste au fond de



Duchemin aperçut Soliveau et étouffa un cri de surprise.—(Voir page 342, col. 3.)

présence me rend la vie !

—Craignais-tu donc qu'il ne me fût arrivé quelque chose de fâcheux ?

—Mon Dieu ! je ne précisais rien, mais je craignais tout ! Un accident est si vite arrivé ! Votre valet de chambre prenait en me parlant des attitudes de sphinx. Il avait une consigne, et je n'insistais point, mais franchement vous auriez dû l'autoriser à m'apprendre que vous étiez en voyage.

—J'étais en voyage, c'est vrai.  
—Voyage de plaisir ?  
—Nullement. Voyage d'affaires, et tu me vois revenir fort déconfit.

—Vous avez eu des ennuis ?  
—J'ai eu des déceptions. Ce n'est point pour mes affaires personnelles que je courais le monde, mais pour celles des autres. Il s'agissait de Lucien Labroue, de Jeanne Fortier, de Lucie Fortier et de Paul Harmant.

—Il s'agissait de Jeanne Fortier ! répéta Georges très surpris. C'est justement pour vous parler d'elle que je suis allé chez vous tous les jours depuis votre départ.

—Aurais-tu découvert quelque chose à son sujet ?

mon esprit un doute que je n'en puis extirper. Brusquement, la lumière cesse et je marche au hasard, en pleines ténèbres. Quels liens inconnus, inexplicables, unissent le baron de Reiss au millionnaire Paul Harmant, à Duchemin, l'employé voleur et à la jeune drôlesse Amanda ? C'est ce qui faudrait savoir, et par malheur je ne le sais pas.

—Enfin, quel intérêt avez-vous, je vous prie, à vous donner tant de mal pour éclaircir ces points obscurs d'une histoire qui, somme toute, ne vous touche en rien ?

Etienne Castel regarda son pupille d'une façon singulière, mais ne répondit point à son interrogation, et reprit au bout d'un instant :

—Ainsi, tu suppose que Lise Perrin, la porteuse de pain, n'est autre que Jeanne Fortier, l'évadée de Clermont ?

—Tout me porte à le croire.

—Tu sais où elle loge ?

—Non, mais il serait facile, par Lucie, de connaître sa demeure.

—C'est juste.

—Vous désirez la voir !

—Non, répondit nettement Etienne Castel. A quoi bon ?

—Elle pourrait sans doute donner des renseignements.

—Lesquels ? Le jour du jugement elle n'a pu prouver son innocence. Elle ne le pourrait pas davantage aujourd'hui. Ne pensons plus à cela. Je croyais tenir une preuve. Elle m'échappe ! Tout est fini !

—Vous renoncez à ce que vous aviez entrepris ?

—Il le faut bien.

—Vous ne cherchez point à mettre la main sur ce baron qui pourrait donner le mot de l'énigme ?

—Quand à présent non.

En répondant ainsi, Etienne déguisait la vérité, mais il avait des raisons pour ne point révéler ses projets à son pupille. Lorsqu'il quitta Georges, une préoccupation unique, quelque chose de semblable à une idée fixe, hantait son esprit : trouver le baron de Reiss. Mais où le chercher ?

Rejoignons Raoul Duchemin. La visite de l'ex-tuteur de Georges Darier à Bois-le-Roi nous a fait connaître le départ pour Paris du ci-devant employé de la mairie de Joigny. Complètement guéri et lesté des cinq mille francs payés à titre d'indemnité par la compagnie de P.-L.-M., Duchemin s'était empressé de gagner le but de son voyage. La veille il avait écrit à Amanda Régamy qu'il profiterait de son offre gracieuse et qu'il irait lui demander l'hospitalité. Et il s'était, en effet, rendu rue des Dames, aux Batignolles, où l'attendait l'essayeuse de madame Augustine.

Ni Duchemin, ni la jeune fille, n'oublièrent les projets de vengeance qu'ils nourrissaient tous deux contre Ovide Soliveau, le faux baron de Reiss. Ils désiraient avec ardeur savoir quel était vraiment cet homme, et arracher de ses mains les pièces accablantes pour eux qu'il avait trouvé moyen de se procurer à beaux deniers comptants. Le soir même de l'arrivée de Duchemin à Paris, elle aborda la question qui l'intéressait.

—Es-tu prêt à agir contre notre ennemi commun ? lui demanda-t-elle.

Raoul, nature superlativement faible, devait toujours subir une domination quelconque. Il répondit de façon affirmative.

—Très bien ! reprit mademoiselle Amanda. Nous agissons.

—Que faut-il faire ?

—D'abord t'attacher à cet homme, quand nous aurons découvert sa piste, le suivre pas à pas, marcher dans son ombre, afin de savoir où il demeure.

—Et quand nous saurons cela ?

—Nous trouverons un moyen de nous introduire chez lui, de fouiller ses meubles et de reprendre les papiers qui nous intéressent. Feras-tu ce que je te dirai de faire ?

—Oui.

Tu m'obéiras passivement ?

—Comme le soldat prussien à son sous-officier.

—Alors tout ira bien. Je suis sûre que le nommé Ovide Soliveau est en rapport avec le père de Mary Harmant. La preuve, c'est qu'il a livré au constructeur de Courbevoie l'acte que tu lui a remis. C'est donc à Courbevoie, aux environs de l'usine, où à Paris, près de l'hôtel de la rue Murillo, qu'il faut se mettre en embuscade. Un jour ou l'autre, un peu plutôt ou un peu plus tard, Ovide Soliveau ira chez son complice. Il faut être là et saisir l'occasion par les cheveux. Consacre donc tes journées entières au métier de guetteur. Au moment où Soliveau, que tu connais, sortira de chez Paul Harmant, tu n'auras qu'à le suivre, ce que, moi, je n'ai pas pu faire. En admettant (chose possible) que Paul Harmant ne le reçoive pas chez lui, il va certainement le trouver. Attache-toi donc aussi aux pas du millionnaire. Apprends ses habitudes. Sache où il va.

—Ce sera peu commode.

—Peu commode et peut-être long. Mais qu'importe ? Il s'agit d'assurer à tout prix notre salut et notre vengeance.

—Je n'ai jamais vu Paul Harmant, et pour le suivre il faut le connaître.

—Va, de grand matin, rue Murillo, et attends qu'il sorte de son hôtel pour se rendre à Courbevoie.

—Ce sera fait dès demain.

—Tu as touché ton indemnité du chemin de fer ?

—Oui.

Elle ouvrit un meuble et poursuivit :

—Eh bien ! faisons bourse commune. Je vais mêler ma fortune à la tienne.

Et Duchemin plaça ces cinq mille francs dans le tiroir du meuble, preuve de désintéressement et de confiance à laquelle Amanda parut très sensible.

Le lendemain, dès le matin, après avoir coupé ses favoris et ses moustaches, ce qui devait empêcher Soliveau de le reconnaître s'il se trouvait en face de lui, Raoul Duchemin alla se poster dans la rue Murillo vis-à-vis l'hôtel de l'industriel. A peine était-il là depuis dix minutes quand s'ouvri-

rent les deux battants de la grande porte. Dans la cour, devant le perron, une victoria attendait, prête à partir. Paul Harmant tenait sous le bras gauche un grand portefeuille bourré de papiers, descendit les marches, monta dans la voiture et dit au cocher :

A Courbevoie.

Le cocher rendit la main à son cheval. La victoria sortit de la cour, passa devant Duchemin à une allure très rapide, et s'éloigna ; mais le jeune homme avait eu le temps de voir la figure du millionnaire et de la graver dans sa mémoire. Il gagna la plus prochaine station de fiacres, en prit un, et se fit conduire à son tour à Courbevoie.

## LXXVIII

Une fois Duchemin à Courbevoie, le premier passant lui indiqua l'endroit du quai où se trouvait l'usine. Il s'y rendit et examina la façade et les deux portes.

—Personne ne peut entrer ou sortir sans être vu par moi, se dit-il. Je n'aurai qu'à avoir l'œil au guet. Seulement les "poses" seront longues, selon toute apparence. Trouver ici le nécessaire est donc indispensable.

L'ex-employé de la mairie de Joigny fit une reconnaissance dans les environs. Près de l'usine existait un établissement de marchand de vin restaurateur.

—Je prendrai là ma nourriture, murmura le jeune homme. J'irai ensuite m'étendre sur la berge, "faire le lézard" au soleil, comme un flâneur fatigué, et que le diable m'emporte si qui que ce soit songe à s'occuper de moi. L'essentiel est d'être en mesure de suivre soit l'un, soit l'autre, de mes deux hommes.

Raoul Duchemin avait pris une voiture à l'heure. Cette voiture l'attendait à cent pas environ des ateliers. Il la rejoignit.

—Je suis obligé de rester dans ce quartier. J'attends quelqu'un, dit-il au cocher. Je vous garde. Occupez-vous de votre déjeuner, mais soyez prêt à partir à mon premier appel.

Le cocher, ainsi qu'il aimait à l'affirmer lui-même, était un vieux roublard ayant usé pas mal de fouets dans les rues de Paris. Il comprenait à demi mot et devinait même au besoin ce qu'on ne lui disait point.

—Est-ce que nous aurions à filer quelqu'un, mon bourgeois ? demanda-t-il en clignant de l'œil.

—Peut-être.

—Répondez-moi donc : OUI ! tout de suite. Allez, allez, ça me connaît, je suis un malin pour "la filature."

—Eh bien ! oui.

—A la bonne heure ! J'aime ça, moi, filer un particulier, ou une particulière, ça m'amuse ! J'aurais fait un fameux agent de la sûreté, sans me vanter, j'ai la vocation. Seulement, il faut que je me trouve pas trop loin de vous. Y a-t-il un mastroquet par ici ?

—Oui, à côté de l'usine que vous voyez là-bas.

—Eh, bien ! je vais y conduire mon berlingot, et j'entrerais casser le cou à une andouille ou à un bifteck. C'est là que vous me trouverez.

—Allez, j'y déjeunerai probablement aussi.

Nous ne nous immobiliserons point avec Raoul Duchemin dans sa longue faction solitaire. Nous dirons seulement qu'il rentra rue des Dames, le soir, vers dix heures, sans avoir aperçu Ovide Soliveau, et après avoir suivi Paul Harmant jusqu'à la porte de son hôtel, d'où il n'était pas ressorti. C'était le lendemain de ce jour que Soliveau devait tenter d'écraser Jeanne Fortier, la porteuse de pain. Depuis que l'ex-Jacques Garaud avait été trouver son complice pour lui expliquer quels nouveaux dangers le menaçaient, aucune rencontre ne s'était produite entre ces deux hommes. Le faux Paul Harmant se sentait du reste plein de confiance. Le crime nouveau préparé par le Dijonnais devait passer pour un accident, donc il fallait le temps de le préparer, et plusieurs jours pouvaient, devaient même probablement s'écouler avant que le fait entendu se produisît.

Ceci n'empêchait point le millionnaire d'attendre avec impatience des nouvelles de la catastrophe dont l'accomplissement dissiperait toutes ses terreurs. Chez lui, près de sa fille, près de Lucien Labroue, commensal assidu de la maison, il affectait non seulement la plus complète liberté d'esprit, mais même la gaîté, et la personne, à le voir calme et souriant, n'aurait pu deviner la tempête qui par moments grondait sous son crâne.

L'époque fixée pour la signature du contrat de mariage de mademoiselle Harmant et de Lucien Labroue restait toujours la même. Mary, rayonnante à l'idée qu'elle touchait à la réalisation de ses vœux les plus chers, comptait donner une fête brillante le soir du contrat, afin d'avoir de nombreux témoins de son bonheur. Madame Augustine avait été obligée d'augmenter le nombre de ses ouvrières, tant les commandes de mademoiselle Harmant étaient importantes et pressées. Lucien, très absorbé par les travaux de l'usine, n'avait pu le temps d'aller voir Etienne Castel et Georges Darier. Il continuait tristement et bien malgré lui à jouer le rôle imposé par l'artiste. Etienne, lui, malgré les obstacles qui lui barraient le passage, voulait à toute force trouver la piste de Raoul Duchemin et de mademoiselle Amanda. C'était par l'un ou par l'autre de ces deux êtres qu'il comptait arriver à découvrir la véritable individualité du baron de Reiss. Il n'avait point perdu de vue le renseignement donné par la servante de l'hôtel du "Rendez-vous des chasseurs," et se disait que chaque dimanche il irait à Bois-le-Roi dans l'espoir plus ou moins fondé d'y rencontrer l'ex-employé de la mairie de Joigny, et Amanda.

Raoul Duchemin continuait à surveiller sans aucun résultat les allés et les venues de Paul Harmant. Chaque matin, muni d'une voiture prise à l'heure, il guettait à la sortie de l'hôtel de la rue Murillo le grand industriel, le filait toute la journée, et ne l'abandonnait que plus de deux heures après sa rentrée chez lui. Le soir du jour où Jeanne avait failli être écrasée, Paul Harmant n'était point sorti de l'usine à

son heure accoutumée. En conséquence, assis sur la berge de la Seine, Duchemin continuait sa faction, un peu intrigué de ce changement dans les habitudes du millionnaire. Sept heures et demie du soir venaient de sonner. Les ouvriers étaient tous partis. Duchemin, singulièrement énérvé, se demandait si un moment d'inattention de sa part n'avait point permis à celui qu'il guettait de s'éloigner inaperçu. Tout à coup une voiture, arrivant du côté du pont Bineau et longeant le quai, vint s'arrêter en face de la porte de l'usine. Un homme en descendit. Duchemin aperçut Soliveau et étouffa un cri de surprise. Ce visiteur, il venait de le reconnaître. C'était l'homme aux mains duquel il avait remis le papier enlevé des archives de la mairie de Joigny, c'était Ovide Soliveau, baron de Reiss. La porte s'ouvrit pour le laisser passer, et se referma derrière lui. En même temps la voiture qui l'avait amené tourna bride.

—Enfin ! murmura Duchemin avec joie, Amanda avait raison ! Ça n'aura pas été sans peine, mais je le tiens, et je saurai ce soir où cet homme demeure.

Duchemin rejoignit son cocher attablé chez le marchand de vin et lui fit un signe. Le cocher sortit aussitôt.

—Montez sur votre siège, lui dit le jeune homme, soyez attentif, et lorsque je frapperai légèrement au vitrage placé derrière vous, suivez à distance, qu'il soit à pied ou en voiture, l'homme qui sortira de cette usine. Si au lieu d'un il y en a deux, vous suivrez quand même.

—Mais, fit le cocher, la nuit est déjà pas mal sombre. Ça ne sera pas commode.

—Vingt francs pour vous si vous réussissez.

—C'est bien. Montez, bourgeois. Je vais tourner mon cheval de façon à voir, aussi bien que vous, qui sortira de là.

Duchemin s'installa dans le fiacre auquel le cocher fit faire volte-face pour aller se placer à dix pas de l'autre côté de l'usine, ayant la porte sous les yeux. Un bec de gaz que l'on venait d'allumer jetait sur cette porte une vive lumière. Duchemin n'avait plus qu'à attendre. Le visiteur était bien, en effet, Ovide Soliveau, venant de rendre compte à Paul Harmant de ce que nos lecteurs connaissent. Dans la journée il lui avait envoyé une dépêche, le priant de l'attendre à sept heures et demie du soir. Il arrivait exactement à l'heure indiquée. Paul Harmant frissonna d'épouvante en écoutant le récit du crime commis par son complice. L'écrasement du jeune garçon qui avait été victime en même temps que Jeanne lui semblait surtout horrible, et il ne le cacha point.

—C'est fâcheux, je le sais bien, répliqua Soliveau. Mais il fallait aller jusqu'au bout.

—Es-tu sûr au moins que Jeanne est bien morte ?

—Comment ne serait-elle pas morte après avoir reçu sur la tête un échafaudage pesant cinq ou six cents kilos ? Je l'ai vu comme je te vois, étendue morte sur le sol, le front entr'ouvert. Va, mon compère, soit paisible. Tu peux dormir tranquille. Elle n'en reviendra point comme Lucie.

Paul Harmant était pâle. Un tremblement convulsif secouait tout son corps.

—Tant de crimes, balbutia-t-il d'une voix étranglée. Tant de crimes pour mon salut !

—C'est comme ça, ma vieille branche, répliqua Soliveau. Quand on a fourré le doigt là-dedans, c'est un engrenage qui ne nous lâche plus ! Après le doigt, la main, après la main, le bras, après le bras, la tête.

Ce mot acheva de bouleverser le millionnaire. Il pensa soudainement à l'échafaud, et, par un geste tout machinal, il porta ses deux mains à son cou. Il lui semblait qu'il venait de sentir le couperet triangulaire de la guillotine effleurer sa peau. Ovide s'aperçut du trouble de son pseudo cousin.

—Ce qui est fait est fait, dit-il. Inutile de te mettre pour ça la bousole à l'envers. N'y pensons plus et parlons d'autre chose.

De quoi ? demanda le millionnaire.

—De quoi causerions-nous, mon excellent bon, sinon d'affaires ?

## LXXIX

—D'affaires ? répéta le millionnaire.

—Naturellement, répondit Ovide.

—De quelles affaires ?

—Mais, parbleu ! des nôtres, des miennes, puisque c'est tout un. Je me suis conduit avec toi en ami, en ami véritable, ne me ménageant point, prenant à mon compte les plus rudes besognes, les corvées les plus dangereuses, et cela sans t'imposer de conditions. Ça en valait cependant la peine ! Après ce que j'ai fait ce matin, j'arrête les frais. N...I...NI... C'est fini ! J'en ai assez ! Je veux quitter Paris.

—Partir !

—Mon Dieu, oui.

—Tu as peur ?

—Pas précisément, toutes mes précautions ayant été prises, et bien prises. Mais enfin on ne sait ce qui peut arriver. La prudence est la mère de la sûreté, comme dit le proverbe ; or, je crois prudent de passer la frontière et de me mettre à l'abri de toutes les recherches, si par hasard on avait l'idée d'en faire quelques-unes.

Paul Harmant tremblait de plus en plus fort.

—Que crains-tu donc ? demanda-t-il.

—Mon camarade, la question est naïve.

—Il me semble que si tout s'est passé rue Gît-le-Coeur, comme tu viens de me le raconter, tu ne cours absolument aucun risque.

—C'est mon opinion. Mais que veux-tu, je me fais vieux. J'ai besoin de vivre tranquille, et je dormirai sur mes deux oreilles que dans un autre pays que le mien.

—Ainsi, tu m'abandonnes ! murmura mélancoliquement le grand industriel.

—Je te conseille de te plaindre. J'ai éloigné de toi toutes les épines et toutes les ronces qui pouvaient te gêner. J'fait la place nette et tu n'as pas eu la peine de mettre

main à la pâte. Tu te contentais de commander. J'exécutais. Je crois mériter non des reproches, mais des remerciements, mon cher cousin ! C'est au moment où tu n'as plus besoin de moi que je pars.

—Où iras-tu ?  
—Je retournerai en Amérique. C'est un pays qui me plaît beaucoup.

—A New-York ?  
—Non. J'y suis trop connu. Je compte me rendre à Buenos-Ayres. On m'a dit du bien de cette ville.

—Eh bien ! je te continuerai là-bas la rente que je te sers ici.

Ovide fit la grimace.  
—Pas de ça, Lisette ! répliqua-t-il. D'abord elle est maigrelette, la rente ! J'ai meilleur appétit que ça. Et puis, on ne sait ni qui vit, ni qui meurt ! Supposons que tu "déviesses ton billard." C'est une chose invraisemblable, quant à présent, je le sais bien, mais ça peut arriver. Qui est-ce qui me la servirait, toi défunt, cette rente ?

—Si le capital se trouvait entre tes mains, tu le gaspillerais en quelques mois, peut-être en quelques jours.

—Grand merci de ta sollicitude à mon égard ! J'en suis touché, parole d'honneur ! Peut-être irait-elle même jusqu'à me faire nommer un conseil judiciaire, hein, cousin ? comme à un fils de famille. N'empêche que je préfère un capital à une rente.

—Quand partiras-tu ?  
—Le plus tôt possible, dans une huitaine.

—Quelle somme exigis-tu de moi ?  
—Je vais te dire tout de suite mon premier et mon dernier mot. Inutile de marchander. Je veux cinq cent mille francs.

—Tu les auras.  
—Quel jour me les remettras-tu ?  
—Fixe toi-même ce jour.

—On n'est pas plus gracieux ! comme disait feu Grassot à Napoléon III. Eh bien ! je m'embarquerai au Havre de samedi prochain en huit. Nous dînerons ensemble jeudi prochain, pour nous serrer une dernière fois la main et échanger une larme à la pensée de nous séparer. Tu me donneras la somme.

—En billets de banque ?  
—Oui. Je prendrai moi-même des traites sur l'Amérique.

—A jeudi, alors. Où nous retrouverons-nous ?  
—Je viendrai te chercher ici.

Le visage de Paul Harmant s'assombrissait de plus en plus.

—Ah ! ça, qu'as-tu donc ? lui demanda Soliveau.  
—Ton départ m'épouvante. Un pressentiment m'avertit qu'il nous portera malheur à tous deux.

—Au diable tes pressentiments ! Il est grand temps de regagner Paris. Nous causerons en route. Veux-tu dîner avec moi ?

—Pourquoi non ?  
—Filons, alors.

Le millionnaire ferma le tiroir de son bureau et sortit en compagnie d'Ovide.

—Tu as ta voiture ? fit ce dernier.  
—Non. J'ai dit qu'on ne vienne point me chercher ce soir.

—Si j'avais pu prévoir cela, j'aurais gardé la mienne, mais nous en trouverons une au point de Courbevoie.

Les deux hommes quittèrent l'usine. Ovide aperçut le véhicule qui stationnait à dix pas de la porte.

—Voilà justement un fiacre, dit-il.  
Et s'approchant de la voiture, il demande :

—Cocher, êtes-vous libre ?  
—Non, monsieur. J'attends quelqu'un.

Solveau rejoignit Paul Harmant, ils prirent ensemble la route du pont de Courbevoie. En voyant Ovide se diriger vers le fiacre, Duchemin aux aguets redoubla d'attention. Il entendit et reconnut la voix du faux baron de Reiss. Aucun doute ne pouvait subsister dans son esprit. D'une main légère il frappa deux ou trois petits coups contre la vitre, et le cocher qui n'attendait que ce signal poussa son cheval en avant.

Au bruit de la voiture se mettant en marche, Ovide qui avait une trentaine de pas d'avance se retourna, mais aucun soupçon ne traversa son esprit, et il ne s'arrêta point. La voiture marchait au pas. Les deux hommes arrivèrent à la tête du pont. Une demi-douzaine de fiacres se trouvaient à la station. Ils montèrent dans l'un d'eux.

—Conduisez-nous à Paris, commanda Paul Harmant.  
—A quel endroit ?  
—Au Palais-Royal fit Ovide.

—A quelle entrée du Palais-Royal ?  
—Peu importe.

Le fiacre roula. En montant en voiture, Ovide avait machinalement jeté un coup d'œil sur le véhicule qui les suivait depuis la fabrique. Il le vit s'arrêter un instant, tandis que lui-même parlait au cocher. Ses sourcils se froncèrent. Brusquement le soupçon venait de naître. Néanmoins il ne dit rien à son compagnon ; mais, quand la voiture eut parcouru un espace de cinquante mètres, il se retourna et regarda par le petit carreau percé à l'arrière de la caisse. Il aperçut encore le fiacre dont les lanternes rouges, remarquées par lui, le guidaient.

—Que se passe-t-il donc ? fit Paul Harmant.  
—Rien, répondit Ovide.

—Tu sembles inquiet.  
—Quelle plaisanterie ! Pourquoi diable serais-je inquiet ? On se trouvait alors dans l'avenue de Neuilly.

—Je saurai bien si je me trompe, pensa Soliveau.  
Et, baissant la glace qui se trouvait entre lui et le siège du cocher, il dit :

—Quittez l'avenue. Prenez à gauche et gagnez les Ternes.

—Pourquoi changer d'itinéraire ? demanda le grand industriel.

—Je t'expliquerai cela tout à l'heure.  
Le cocher avait obéi. Ovide mit de nouveau son œil à

son observatoire. Le fiacre aux lanternes rouges était toujours à vingt pas en arrière, conservant rigoureusement sa distance.

—Ah ! la gueuse ! dit Soliveau les dents serrées.  
—Mais, enfin, qu'y a-t-il donc ? murmura Paul Harmant pris d'inquiétude.

—Il y a qu'on nous file ! Voilà ce qu'il y a ! Le millionnaire devint livide.

—On nous file ! begaya-t-il, mais alors nous sommes dénoncés, perdus.

—Oh ! rassure-toi ! Tu n'est pour rien là dedans. C'est moi seul qu'on suit. Le fiacre que nous avons vu près de l'usine m'attendait. Il devait m'embolter le pas depuis la place de la Madeleine où j'avais pris le mien et je sais qui me suit ainsi.

—Tu le sais ?  
—Parfaitement.

—Et, c'est ?  
—C'est une femme. Oui, je gagerais cent mille francs contre quarante sous que la personne qui se balade dans ce berlingot est une femme, et même une très jolie fille, mais une rude coquine.

—Qu'est-ce que ça signifie ?  
—Ça signifie que la nommée Amanda Régamy, à qui j'ai brûlé la politesse à Bois-le-Roi, s'est mis dans la cervelle de savoir où je demeure et qui est au juste le baron de Reiss.

—Et tu n'as pas peur de cette créature ?  
—Pourquoi en aurais-je peur ? répliqua brusquement le Dijonnais. Que peut-elle contre moi ? D'ailleurs, ce n'est pas encore aujourd'hui qu'elle connaîtra le gîte de ce brave Ovide Soliveau ! On a plus d'un tour dans son sac ! Nous allons lui faire suivre une fausse piste. Ce sera drôle.

—Comment cela ?  
—Tu vas voir.

Tout en parlant Soliveau examinait avec la plus grande attention la toilette de son compagnon de route.

LXXX

Paul Harmant portait un pardessus de demi-saison, de couleur claire, et un chapeau de soie à haute forme. Ovide, au contraire, était revêtu d'un paletot foncé et coiffé d'un petit chapeau de feutre rond. Nous savons déjà que les deux hommes avaient à très peu de chose près la même taille.

—Faisons un échange, dit Soliveau au millionnaire. Donne-moi ton chapeau et ton pardessus et prends les miens.

Le sang-froid d'Ovide avait rendu quelque peu de calme au faux Paul Harmant. L'échange de vêtements et de coiffures fut immédiatement opéré. Ceci fait, le Dijonnais baisant de nouveau la glasse du devant, jeta ces mots au cocher :

—Allez directement place de l'Opéra. Vous vous arrêterez en face du café du Grand-Hôtel.

—Suffit !  
—Toi, poursuivit Ovide en s'adressant à Paul Harmant, tu mettras pied à terre. Amanda te prendra pour moi, j'en suis convaincu, surtout ne te voyant pas de trop près, et trompée par le costume, elle te suivra. Pendant ce temps, j'irai commander notre dîner.

—Où ?  
—Chez Brébant.

—Mais que ferai-je, lorsque je serai descendu ? demanda l'industriel.

—Tu iras t'asseoir au café, en pleine lumière, pour que la donzelle voie ton visage et s'aperçoive de son erreur. Tu te feras servir un apéritif quelconque, puis lorsque la voiture d'Amanda aura tourné bride, tu viendras me rejoindre.

—C'est convenu.  
Ovide se retourna pour la troisième fois, et regarda si le fiacre suivait toujours. Il aperçut plus que jamais les compromettantes lanternes rouges.

—Oui, oui, suis-nous, ma belle, murmura-t-il en riant ; je suis curieux de voir la tête que tu feras dans dix minutes ! Le fiacre d'Ovide gagna les boulevards et arriva bientôt à la place de l'Opéra. La voiture aux lanternes rouges ne le perdait point de vue. Le premier véhicule s'arrêta. Le second en fit autant. Soliveau jeta un dernier coup d'œil, constata l'immobilité du fiacre qu'il croyait occupé par Amanda, et dit à Paul Harmant :

—Descends vite, en ayant soin de tourner le dos à la demoiselle, entre au café et va t'asseoir tout au fond

(La suite au prochain numéro.)

LES FEMMES

Combien est fort le cœur de la femme quand il s'appuie sur le devoir et l'affection.

L'intolérance et l'orgueil croissent en proportion des ravages chez beaucoup de femmes.

On dit que les femmes qui arrivent tard à la messe sont généralement celles qui ont un chapeau ou un manteau à étreindre.

Une femme vraiment délicate et sensible éprouve une foule de sensations qui sont inconnues à la plupart des hommes.

Celui qui trouve une bonne femme a trouvé le bien, et il s'abreuve à une source de joie qui vient du Seigneur.

C'est souvent la femme qui nous inspire les grandes choses qu'elle nous empêchera d'accomplir.

LE PRESBYTÈRE

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère ? Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère D'un peuple réuni présente au ciel les vœux, Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux, Soulage le malheur, consacre l'hyménée, Bénit et les moissons et les fruits de l'année, Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau, Le conduit dans la vie et le suit au tombeau. Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence, Il est pour le village une autre Providence. Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits ? Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits. Souvent, dans ces réduits où le malheur assemble Le besoin, la douleur et le trépas ensemble, Il paraît et soudain le mal perd son horreur, Le besoin sa détresse et la mort sa terreur. Qui prévient le besoin prévient souvent le crime. Le pauvre le bénit et le riche l'estime Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis, S'embrassent à sa table et retournent amis.

D.

DIALOGUE

—Grand'mère, d'où vient donc que vos cheveux sont blancs ?

—Mon enfant, c'est l'hiver, c'est la neige des ans.

—Grand'mère, d'où vient donc que vous avez des rides ?

—Le chagrin a creusé tous ces sillons arides.

—Grand'mère, qui vous fait trembler la tête ainsi ?

—Enfant, un vent du ciel, je ne tiens plus ici.

— Pourquoi vos yeux sont-ils cernés de noir, grand'mère ?

—C'est pour avoir versé plus d'une larme amère.

—Pourquoi tenir si bas, si courbé votre front ?

—C'est par humilité, car mes os blanchiront.

—Et que murmurez-vous toujours, mère chérie, même quand votre enfant vous embrasse ?

—Je prie.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Il faut, en cette saison surtout, où les pieds sont très sensibles par suite du froid, ne porter que des chaussures larges, où le pied ait une dose suffisante de liberté. Nous ne saurions donc trop critiquer, sous le rapport hygiénique, ces bottines pointues qui sont à la mode et qui, serrant les pieds comme dans un étou, ne peuvent manquer de produire des cors, des durillons et des œils-de-perdrix en permanence.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 166.—ENIGME

Je suis enfant de l'art et fils de la nature ;  
La vérité par moi n'est que de l'imposture,  
Je rajeunis de plus en plus en vieillissant,  
Je ne dis pas un mot, vous me trouvez parlant.

No 167.—CHARADE

Retentissant est mon Premier,  
Récréatif est mon Dernier ;  
Et pour l'homme aimable et sensible,  
Mon Entier n'est jamais risible.

SOLUTIONS :

No 163.—Le mot est : Mal-heureux.  
No 164.—Les mots sont : Code et Ode.

No 165

BLANCS. NOIRS.  
1 C 6 R 1 R prend C  
2 F 3e C D, échec et mat.  
Autres variations.

ONT DEVINE :

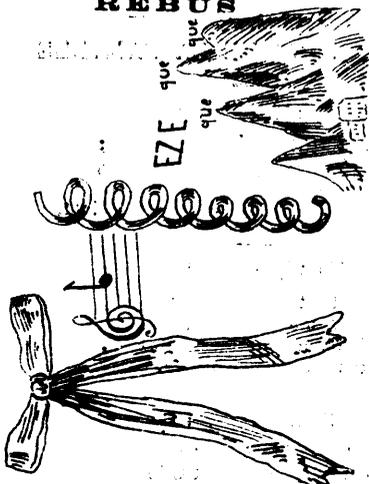
Problèmes.—Mlle E. M. J. Denault, Valleyfield ; Mlle F. B. Bissonnette, Montréal.

Rébus.—Mlle Marguerite Meddon, Ottawa ; Chs. La-tremouille, Sorel ; Mlle E. M. J. Denault, Valleyfield ; Ls Tournoyer, Coaticook ; W. Deslauriers et Mlle Alexina Gingras, St-Henri ; L. J. D., St-Jean ; Fred O. Michaud, J. E. Martin, Joseph Huard, Lewiston ; Mlle C. Boisjoly, F. Belleau, Québec ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, Geo. Lemire, Montréal ; Ovide Leclerc, Québec.  
Echecs.—J. Delongchamps, F. Gagnon, Montréal.



L'UNION FAIT LA FORCE

## REBUS



EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

Laissez-moi l'adorer

M. Baird estime à cent millions de piastres la valeur des pêcheries américaines par année.

L'empereur d'Autriche a fait placer dans la bibliothèque de la famille impériale le texte de l'encyclique *Immariale Dei*. C'est un bel exemple.

Deux cents lions ont été tués en Algérie pendant les douze dernières années, ainsi que 1,214 panthères, 1,882 hyènes, 27,185 chacals.

## "JOHNSTON'S FLUID BEEF."

## SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

**LE VOLEUR**, journal artistique, littéraire d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. *Le Voleur* paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'ancienne-Comédie.

**FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED**, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York, Etats-Unis.

**DR. H. E. DESROSIERS,**  
70, RUE ST DENIS,  
MONTREAL

**VICTOR ROY**  
ARCHITECTE,  
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal  
**DR. J. LEROUX,**  
2445, RUE NOTRE-DAME,  
MONTREAL

**MAGASIN PITTORESQUE,**  
Paraissant le 15 et le 30 de chaque mois  
Rédacteur en chef M. Edouard Charbon, Bureaux : 29, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1886 : Paris, 10 francs; départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.  
**THIS PAPER** may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

## J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

## "CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

## CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

## NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cents  
vendu pour 5 cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

ETABLISSEMENT DE 1RE CLASSE

## LEFRANCOIS FRERES,

314, Rue Ste-Catherine,  
MONTREAL

Assortiment complet et choisi de fourrures de toutes sortes. Ordres exécutés à court délai.

## EAU MINERALE DE SAINT-LEON

Si vous souffrez d'indigestion, buvez l'EAU DE SAINT-LEON après chaque repas, et à jeun pour la constipation. En buvant cette eau merveilleuse vous éviterez la Picote et autres maladies contagieuses.

E. MASSE OTTE & FRERE,  
Seuls agents pour Montréal.  
217, rue St Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

ESSAYEZ

## L'Amplificateur Viger

Pour embellir le son et la vibration de votre Piano, Orgue ou Harmonium. S'adresser par lettre ou personnellement chez

SEYMOUR &amp; CIE,

638, Rue Craig, Montréal, 638

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie  
GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Facturs imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

**ILLUSTRATED SPORTING WORLD**, journal illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$7; six mois, \$2; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30, Montréal.